

Les cultivateurs des pays les plus avancés en agriculture n'auraient jamais osé faire de telles réponses. Leurs succès brillants dans la tenue du bétail, et les profits élevés qu'ils en ont retirés, leur ont prouvé depuis longtemps que la production animale est le seul moyen, dans la plupart des circonstances, de rendre l'industrie agricole florissante. Voyez les agriculteurs anglais et écossais entre autres, ils gardent de nombreux troupeaux de bêtes-à-cornes, de porcs et de moutons. Leurs terres sont riches et produisent abondamment. Mais qui a enrichi ces terres ? C'est le fumier de leurs animaux.

Tout se tient en agriculture, la terre ne peut produire abondamment sans engrais, et ce sont les animaux qui produisent le fumier le plus convenable à la fertilisation des terres. Il faut donc des animaux et plus leur nombre sera considérable, mieux ils seront nourris, plus ils fourniront de fumier, et plus par conséquent la fécondation des sols sera rapide et complète.

C'est ce qu'ont fort bien compris les cultivateurs cités plus haut. La culture anglaise et surtout la culture écossaise n'ont pas toujours été aussi riches qu'elles le sont aujourd'hui. Il fut un temps, et ce temps n'est pas très-éloigné, où l'Angleterre et l'Écosse étaient de bien pauvres pays agricoles. Il y a à peine 75 ans, le fermier écossais se nourrissait presque exclusivement de farine d'avoine ; le sol, appauvri par une longue culture sans engrais, ne pouvait nourrir d'autres céréales plus exigeantes, et encore l'avoine ne donnait-elle que de très-faibles produits. Aujourd'hui la face du pays est complètement changée, les cultivateurs encouragés par de bons enseignements agricoles, et aussi poussés par le désir de sortir de cette misère affreuse, sont devenus de grands éleveurs. Le bétail a enrichi la terre, et celle-ci devenue plus féconde a donné en abondance les aliments propres aux besoins des animaux. Le bétail en petit nombre d'abord, parce que la terre était rebelle à la production, a augmenté graduellement en quantité et en qualité, à mesure que le sol s'améliorait. Il a donc été en même temps la cause et le résultat de la richesse actuelle de tout le pays.

Suivons cet exemple, nos vieilles terres même les plus pauvres ne le sont pas encore autant que l'étaient celles de l'Écosse et nous atteindrions certainement plus tôt aux mêmes succès. Devons-nous attendre la stérilisation complète de notre sol pour revenir de nos malheureux errements ? Le mal n'est-il pas déjà assez grand pour nous faire ouvrir les yeux sur la ruine dont notre industrie agricole est menacée ?

Comme tous nos devanciers livrés à la routine, nous avons traité la terre avec la plus coupable insouciance, nous l'avons usée, délapidée et elle ne produit plus avec la même abondance qu'autrefois. Le système de culture suivi par nos pères a été défectueux, puisqu'il a amené la ruine des terres les plus fertiles ; changeons-le donc ; reconstruisons ce qui a été démolí, ramenons la fertilité sur les sols appauvris. C'est la culture sans engrais qui nous a ruinés, ce sera la culture avec engrais qui nous enrichira.

Mais le moyen, quel est le moyen de produire les fumiers nécessaires à la fertilisation de nos terres ? Ce moyen est bien connu, il est facile et certain : c'est le bétail nourri abondamment. Que chaque cultivateur entretienne dans ses étables, la plus de vaches, de bœufs, de moutons et de porcs qu'il pourra en nourrir avec les produits de sa terre ; qu'il recueille tout leur fumier et il réussira bientôt à enrichir ses champs. Qu'à ce fumier, il ajoute les travaux ordinaires d'une bonne culture et en peu d'années une douce

aisance viendra remplacer les privations actuelles.

Ces merveilleux résultats s'obtiennent par le bétail en nombre proportionné à l'étendue de la terre et abondamment nourri. De tout temps nous pourrions dire, le cultivateur canadien a eu des bestiaux ; un certain nombre de vaches, de bœufs, de porcs et de moutons servait aux besoins de la consommation intérieure. Ce n'est pas là la faute que nous lui reprochons. Au contraire, nous reconnaissons l'utilité de cette pratique ; mais nous lui reprochons de n'en avoir pas gardé un nombre suffisant et de les avoir nourris pauvrement. La conséquence de cette pratique a été des plus désastreuses. Sans parler de la diminution graduelle de la fertilité de son sol, le cultivateur a fait des pertes qu'il ne peut réparer aujourd'hui que par de longs et soigneux travaux. Ses bestiaux ont dégénéré, leur taille a diminué, leur production s'est affaiblie en quantité et en qualité ; les moutons, les porcs, les bœufs n'engraissent que difficilement, la laine est peu abondante et de mauvaise qualité, les vaches ont dû certainement être meilleures laitières qu'elles ne le sont aujourd'hui, et tous ont une conformation des plus défectueuses.

Chez les cultivateurs, on semble croire que l'effet le plus pernicieux de l'alimentation insuffisante est d'amener l'amaigrissement des animaux ; et, agissant d'après cette croyance, on nourrit ceux-ci le plus misérablement possible pendant l'hiver, espérant qu'au printemps ils reprendront bientôt ce qu'ils ont perdu. Cet amaigrissement est sans doute très-préjudiciable, le cultivateur perd beaucoup à laisser dépérir ses animaux. Il croit faire une économie, et il se livre au plus affreux gaspillage ; car le bétail qui ne trouve pas dans ses aliments la quantité de principes nutritifs nécessaires à ses besoins, se nourrit aux dépens de sa propre substance, ou, pour employer une expression très-exacte de l'un de nos plus savants agronomes, *on lui refuse du foin et le bétail se nourrit de viande !*

La diminution des animaux soumis au régime de la misère est notable. Si un bœuf pèse 1000 livres au commencement de novembre, il est réduit à 800 au milieu de mai. S'il y avait cinq paires de bœufs à l'étable, il n'en reste plus, en réalité que quatre. Les quatre paires restant auront mangé la cinquième.

Ne calculons pas sur ce que les animaux reprendront au printemps, ce qui est perdu est bien perdu. Sans doute la belle saison, et les herbes abondantes et succulentes vont faire récupérer aux bœufs les pertes de l'hivernage, et néanmoins la perte restera. Avec le fourrage que chaque bœuf consommera pour revenir à 1000 livres, il serait allé à 1200. La cinquième paire de bœufs est toujours perdue, car avec l'herbe qui la restitue, on en aurait obtenu une sixième. Elle est bien perdue, pour tous les produits qu'elle aurait donnés, même pour le fumier.

— Remarquons bien que nous n'exagérons pas. Quand nous disons que, par le fait d'un régime insuffisant, un animal de 1000 livres est réduit à 800, nous sommes demeuré, pour une foule de cas, bien au-dessous de la vérité. Pour quiconque sait comment les choses se passent dans nos campagnes, il est hors de doute qu'un grand nombre d'animaux, et surtout les bêtes-à-cornes, perdent pendant l'hiver un quart et jusqu'à un tiers de leur poids. D'où il s'en suit que l'on peut perdre la substance d'un animal sur quatre et même sur trois.

Mais ce n'est pas tout. L'amaigrissement n'est pas le seul malheur de la nourriture insuffisante ; elle a encore d'autres conséquences, surtout en ce qui concerne les jeunes animaux, les bestiaux faibles, les femelles qui portent ou qui allaitent.